



LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL



Chronique

LES bronzes qui doivent servir à compléter le monument élevé à la mémoire de Crémazie, sont arrivés de France et il ne s'agit plus que de les placer sur ce socle de granit, espèce de pierre tombale, qui jette depuis un an une note si lamentable sur le pittoresque du square Saint-Louis.

Ces bronzes comprennent un buste du poète et la figure d'un vieux soldat français expirant, tenant serré sur sa poitrine le drapeau de Carillon. On serait tenté de croire, à regarder le frontispice de notre revue et à en admirer l'exactitude des détails, que le monument est achevé et que ce frontispice n'est que la reproduction fidèle du tableau qu'offre aujourd'hui l'entrée de notre si joli parc public.

Hélas, il n'en est rien! Le piédestal est aujourd'hui comme hier, comme il y a un an, veuf de sa statue et de ses bas-reliefs.

La pierre grise et nue a vu pousser les feuilles au printemps et verdier l'herbe des pelouses. On disait: C'est pour cet été bien sûr! mais toujours on ne voyait rien venir! Les feuilles sont tombées et la neige recouvre la terre durcie. Ce n'est donc pas encore pour aujourd'hui? Non, ce n'est pas pour aujourd'hui, ni pour demain.

Pour le moment Crémazie et son héros de Carillon habitent une des salles du Monument National, où ils reçoivent les doléances de leurs fidèles et les compliments de leurs admirateurs, en attendant qu'on veuille bien consentir à leur donner la liberté et leur permettre de voler au square Saint-Louis et s'établir chez eux.

L'entreprise d'élever un monument à la mémoire d'Octave Crémazie, le père et le fondateur de la littérature canadienne, n'a pas été toute seule. La ville de Montréal confia la tâche à l'un de ses plus éminents citoyens, M. Philippe Hébert, et se chargea patriotiquement de la note à payer. L'oeuvre est terminée mais la note n'est pas encore payée, et l'organisation d'un comité de citoyens chargés de recueillir des souscriptions à cet effet, date déjà de trois ans!

Pauvre Crémazie, il n'aura donc été torturé toute sa vie par les revers de la fortune que pour assister après sa mort aux mesquineries, qui se donnent libre cours autour de sa statue!

* * *

La menace des canons français n'a pu avoir raison de l'entêtement du président Castro, qui continue à méconnaître les intérêts étrangers au Vénézuéla avec une désinvolture sans pareille. Habile à mêler les cartes, il cherche évidemment à mettre les atouts dans son jeu en forçant toutes les grandes puissances européennes à faire cause commune avec la France, afin de forcer la main à Roosevelt pour obtenir l'intervention des Etats-Unis.

Il vient de mettre le comble à ses insolences en déclarant que si la compagnie des câbles français n'acceptait pas ses conditions d'ici huit jours, il prendra les mesures nécessaires pour assurer la destruction complète du matériel et du local de la compagnie. C'est un ultimatum et c'est lui qui le fait. L'affaire des câbles français au Vénézuéla semble donc destinée à provoquer un conflit international.

Les compagnies concessionnaires françaises et le gouvernement vénézuélien ont des griefs réciproques. Les premières ont-elles ou n'ont-elles pas observé les clauses de leurs contrats, voici ce qu'il est assez difficile de démêler au milieu des reproches passionnés que s'adressent les deux adversaires? Quoiqu'il en soit la cour fédérale de Caracas a décidé que la compagnie française des câbles n'a pas observé la clause de son contrat, qui l'obligeait à établir entre les divers ports du Vénézuéla une ligne télégraphique terrestre et le président Castro a fait aussitôt fermer les bureaux de la compagnie à l'exception de celui de la Guayra, qui relie le Vénézuéla par Saint-Domingue au monde civilisé.

Malheureusement, le président Castro n'a pas observé dans cette procédure les règles les plus élémentaires de la courtoisie internationale. Il a commencé par expulser l'agent général de la compagnie, puis il a coupé court avec le chargé d'affaires français à Caracas, M. Taigny, en refusant d'entrer

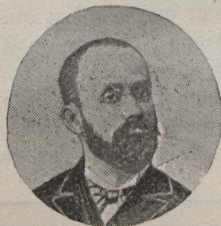
en négociations avec lui. Quand une puissance l'ennuie Castro l'ignore. C'est radical, mais peu poli et c'est surtout maladroit.

Il finira par lui en cuir de faire ainsi de la politique en malotru.

* * *

Le souffle révolutionnaire, qui vient de dévaster la Russie a passé en Finlande et vient de s'arrêter en Autriche. Il n'y a pas à dire, la vieille Europe n'est plus dans son assiette et les vieilles monarchies ne tiennent plus debout.

A Vienne on a arboré le drapeau rouge et à Prades barricades. On réclame partout et les Autrichiens donnent en pleine tention menée par hongroise. Il y a quatre siècles que les Hongrois traquent à se séparer de l'Autriche et à se donner une indépendance. Ils y arrivent cette fois, mais cela en a tout l'air, si l'on tient compte des énormes progrès accomplis par le mouvement socialiste depuis quelques années.



M. CIPRIANO CASTRO, le président de la République du Vénézuéla

En 1848 les hongrois tentèrent de débarquer l'empereur Ferdinand et François Kossuth lui déclara la guerre. Après une lutte affreuse l'empereur abdiqua le 2 décembre 1848 laissant à son neveu François-Joseph, alors seulement âgé de dix-huit ans, le soin de trancher le noeud gordien, mais on ne peut guère dire qu'il y a réussi depuis cinquante-sept ans qu'il travaille sincèrement dans ce but. Une fois le jeune empereur crut avoir dompté la révolution hongroise en la noyant dans le sang, mais les derniers événements ont prouvé que la révolution n'était pas morte. A la suite de nouvelles exactions l'agitation se réveilla et les lois, les impôts, les massacres ne purent avoir raison de l'opposition nationale hongroise, qui n'est pas loin d'être aujourd'hui maîtresse de la situation.

* * *

Maintes fois posée dans la presse et les conférences publiques la question de réforme de l'instruction publique dans notre pays est toujours débattue et l'on ne voit pas bien que l'on touche enfin à une solution quelconque. On apporte en effet à la discussion beaucoup de parti-pris, une forte dose de préjugé et bien peu de bonne volonté. Il ne me semble pas cependant que cette question puisse prêter à de si vives controverses qu'il faille oublier d'une part l'esprit de tolérance indispensable pour atteindre le but que l'on se propose et d'autre part refuser de croire à l'utilité d'un perfectionnement graduel et raisonné. De cette façon l'on recule au lieu d'avancer et le fameux niveau de l'instruction publique maintient difficilement son équilibre. Ce qui manque au programme de réforme c'est précisément de sincère esprit de sincère stimulation et l'aspiration à l'élévation. On ne se lasse pas de la routine, instruction, la mort. Ce qu'il faut c'est de créer dans les cours en faire l'étalement vers les cours secondaires et enfin vers les supérieurs et somnifères. Il est bon de forcer le canadien à regarder en haut; il ne regardera jamais trop haut, car il peut prétendre lui aussi aux sommets. Les grandes conquêtes de l'intelligence humaine, dans le domaine des lettres, des sciences et des arts, ne sont-elles pas incontestablement l'oeuvre de cet esprit d'émulation, qui a ouvert aux savants du monde entier ces admirables concours de savoir, formant comme une école supérieure idéale, la plus grande des écoles, celle que fréquente l'élite de tous les peuples?



Le comte ANDRASSY, un des membres les plus en vue de l'opposition Hongroise

Par la création du prix Nobel la Suède a illustré

des savants français, anglais et allemands. N'avons-nous pas vu la semaine dernière l'académie hongroise décerner le prix Jean Bolyai de dix mille couronnes à un savant français, M. Henri Poincaré, le plus grand mathématicien du monde?

C'est là, à mon sens, une forme de progrès qui s'impose dans le domaine de l'instruction et nous entrevoyons le jour où le Canada participera à ces grands tournois scientifiques internationaux, pour peu qu'on sache donner à ses aspirations une orientation sûre ou moyen d'une saine émulation.

* * *

Maxime Gorki, qui a été, comme l'on sait, l'âme de la révolution russe, s'est imposé à l'attention du monde entier comme romancier. Pour le quart quart d'heure c'est un personnage considérable, dont s'occupe la presse de tous les pays.

D'abord il ne s'appelle pas Gorki. Il se nomme en réalité Alexis Maximovitch Pyeshkoff et n'a que trente-cinq ans. On dit qu'il a mené une vie errante dans sa première jeunesse et n'avait appris à écrire et même à lire que très tard.

Rien de plus vrai. Il faut dire aussi et encore que dans les intervalles de sa vie errante, il fut marmiteur sur un steamer faisant le service de la Volga, homme à tout faire à Nizon, garde de train à Gzaritzyn et marchand d'ours à Niji Novgorod.

On ne dit pas s'il fut journaliste, mais il est à présumer que oui.

* * *

A vous, mesdames et messieurs!

En Angleterre les femmes mariées se plaignent de la Bible parce qu'elle ne leur donne pas les droits, privilèges et immunités dont jouissent les maris. Leur plainte est bien fondée sous certain rapport mais non dans tous. Tandis que le quatrième commandement défend à l'homme de faire aucun travail le dimanche il ne met aucune restriction au sujet de la femme qui peut travailler comme une mercenaire durant tout ce jour sans qu'aucune loi divine ou humaine ne puisse l'entraver. Il est vrai que plusieurs considèrent cette liberté comme une corvée.

De leur côté les hommes songent à se protéger. Il vient de se fonder à Londres une ligue pour la protection des droits de l'homme. C'est-à-dire que l'association a pour but de combattre le féminisme. Son prospectus dit, entre autres choses: "Il faut réagir. Nous devons résister aux entreprises de nos adversaires dans le dur combat de la vie et cesser de leur faire des concessions (?) qui les encouragent à abuser de notre respect chevaleresque!"

Détail tout à fait piquant: le secrétaire de cette ligue appartient au beau sexe!

Shocking!

* * *

Peu de gens savent d'où vient le mot: "canard", appliqué si souvent aux nouvelles fausses ou suspectes lancées dans la publicité.

C'est un membre de l'Académie de Bruxelles, Cornelissen, qui en est l'inventeur. Mis en veine d'imagination ridicules par les journaux auxquels il était abonné, et voulant renchérir sur eux tous, peut-être aussi leur donner une leçon, Cornelissen fit raconter par l'un d'eux l'expérience suivante, bien propre à démontrer l'étonnante voracité du canard:

On avait réuni vingt de ces volatiles. L'un d'eux avait été haché menu avec ses plumes, son bec, ses pattes et servi aux dix-neuf autres, qui l'avaient glougloument avalé. L'un de ces derniers, à son tour, avait servi de pâture aux dix-huit survivants, et ainsi de suite jusqu'au dernier, qui, dans un temps déterminé et fort court, se trouvait avoir dévoré ses dix-neuf camarades. Tout cela, spirituellement raconté, obtint un succès qui dépassa l'espérance de l'auteur. L'histoire, répétée de proche en proche par tous les journaux, fit rapidement le tour de l'Europe. Elle y était à peu près oubliée depuis une vingtaine d'années, quand elle revint d'Amérique flanquée d'un procès-verbal d'autopsie du dernier des vingt canards, chez qui on avait constaté de graves lésions d'oesophage. L'histoire fit rire, et le mot "canard" fut immortalisé.

A. BEAUCHAMP.